

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° - INV. 34-14

ÉDITORIAL



Mes camarades,

C'est à chacune d'entre vous que je pense en écrivant ceci. Il n'est pas possible qu'en recevant ce bulletin vous n'y trouviez pas, après ces jours si graves, si difficiles, un message fraternel.

Je sais bien que l'on a moins envie de parler que de se taire : dans les moments du destin, rien ne semble à la hauteur de l'événement, à la mesure de nos angoisses ou de nos espérances.

Et puis je ne voudrais blesser aucune d'entre vous. C'est l'esprit de l'A.D.I.R. que nous nous y rassemblerions sans que soient heurtées nos convictions. Il est probable que nous ressentons l'histoire de ces dernières semaines sous des formes différentes, qu'il y a parmi nous des positions diverses et certainement toutes respectables.

Mais j'ai bien vu aussi ce que nous attendions les unes des autres dans cette épreuve (nous avons reçu beaucoup de visites et de coups de téléphone dans nos bureaux, restés ouverts malgré la grève) : un réconfort vrai, parce que nous avons affronté ensemble d'autres terribles épreuves et que nous pouvons nous comprendre sur leur signification.

Nous avons mesuré ce qu'est la patrie, la voyant humiliée, opprimée, menacée de disparaître ; nous avons accepté de tout risquer pour la défendre : notre vie, notre bonheur humain et, davantage encore, la vie et le bonheur de ceux qui nous étaient le plus chers.

Nous avons mesuré aussi ce qu'était la liberté. Et nous avons affronté, sous ses formes les plus effroyables, la violence. Qu'on ne nous dise pas que cette expérience est du passé ; elle garde, hélas, toute sa valeur de mise en garde et de signe. Je sais qu'il est des cœurs généreux qui défendent la

(SUITE PAGE 2)

Le Troisième Age

La Maison de Santé protestante de Bordeaux

par Ninette STREISGUTH, Directrice

Lorsque Anne-Marie Boumier m'a demandé d'écrire pour *Voix et Visages* un article faisant suite au sien, je n'ai tout d'abord pas vu clairement ce que je pouvais avoir à dire.

Il est vrai que, dans la maison de santé que je dirige, mon expérience des personnes âgées se situe surtout au niveau de leur placement en maison de convalescence ou de leur adaptation lors du retour au domicile après intervention chirurgicale, et nous avons à ce propos des projets dont il sera fait état plus loin.

Mais j'ai pensé aussi à ma retraite, à celle que nous vivons ou préparons les unes et les autres en ce moment ; car le véritable problème n'est-il pas là ; « il faut préparer notre retraite »...

Une vieillesse se prépare de très bonne heure et pendant la phase active de notre vie.

Vous le savez bien, certains sont usés à 50 ans, d'autres le sont à 70 ou à 80. Nous connaissons tout de ces merveilleux vieillards, droits comme des ifs, qui ont encore une activité sociale ou professionnelle importante.

Serons-nous de ceux-là, ou, en raison d'une usure plus rapide faudra-t-il nous arrêter à l'âge légal de la retraite ? Aujourd'hui, nous ne le savons pas et peut-être est-ce mieux ainsi.

Ce qui est important c'est de nous préparer à cette étape nouvelle qui, pour les unes un peu plus tôt, pour les autres un peu plus tard, doit être accueillie, non dans l'angoisse, mais dans une calme sérénité.

D'abord, nous ne sommes pas seules dans cette situation. Savez-vous qu'en France nous avons gagné en un siècle près de 3 millions de personnes âgées, alors que, dans le même temps, il n'y avait que 53.000 enfants de plus ?

Des hommes et des femmes, soucieux d'offrir un cadre adapté à cette nouvelle étape de la vie, ont réalisé les différentes formules très souples d'hébergement et de logement, allant des logements-foyers aux maisons de retraite.

Mais, le palais doré qui nous est offert, sommes-nous disposés à y entrer ? Et qu'y mettrons-nous ? Notre vieux fauteuil, quelques souvenirs et notre carcasse usée, avec le vide de notre cœur et l'im-

pression que nous sommes bientôt au terminus ? Ou pouvons-nous y mettre autre chose, et quoi ?

La retraite est un changement d'état.

Ce sont un peu « les grandes vacances » le temps de s'occuper de son jardin, d'écrire de longues lettres à ses amis, d'aller les voir, de recevoir les enfants et petits-enfants, mais aussi d'assumer la charge de rendre visite à des malades, à des personnes âgées de son quartier ou de conduire à la crèche l'enfant de la voisine ... C'est le moment, non pas d'être pris en charge, mais de prendre en charge les autres.

Vous savez bien combien il manque de bras bénévoles dans toutes les œuvres religieuses ou laïques, et chacune de vous, j'en suis sûre, pourrait donner, avec les forces qui lui restent, un temps encore précieux.

Le troisième âge est à mon sens cet âge merveilleux de la gratuité, où, avec un peu d'imagination et de volonté et avec les forces que l'on a, on se met à nouveau au service des autres, sans en attendre de particulière récompense.

C'est cela, voyez-vous, qu'il faut préparer avant d'y arriver, s'intéresser pendant sa vie active à un travail dans la cité, accepter l'idée que, cette occupation annexe, nous pourrions mieux l'assurer le jour où notre vie professionnelle s'arrêtera et fonder dès l'arrêt de tout notre cœur dans cette direction.

Que de joies en réserve, et comme nous pourrions dire comme un de mes vieux amis : « Je n'ai jamais été si occupé que depuis ma retraite, et j'ai devant moi du travail pour toute une vie » !

Mais, me direz-vous, si je suis clouée dans un fauteuil ou sur lit ?

C'est ici que nous rejoignons en effet les soucis de la directrice d'un hôpital, qui cherche des solutions pour ceux que l'invalidité ou la longue maladie surprennent.

Quelles sont les solutions qui nous sont offertes et comment avons-nous été appelés à nous pencher sur ce problème ?

La Maison de santé protestante de Bordeaux est un hôpital de 184 lits, avec son école d'infirmières et son dispensaire centre social. Hôpital surtout chirurgical (140 lits de chirurgie), nous soignons des malades sans distinction de religion ou

40 P 4616

d'âge, et c'est ainsi que le problème des personnes âgées malades chroniques s'est posé à nous (on opère aujourd'hui les cols du fémur de 85 ans comme les prostatites de 90 ans).

I. — Soins à domicile

Vous savez que dans un grand nombre de villes de France le service des soins à domicile a été organisé. Des infirmières appartenant à des services de soins publics ou privés (comme l'A.P. ou comme le nôtre) prennent en charge, sur appel du médecin du quartier, des personnes qui peuvent être soignées à domicile, ce qui évite des hospitalisations prolongées, toujours traumatisantes pour la personne âgée.

Notre maison de santé peut donc assumer des soins dans le quartier pour les malades habitant la banlieue Sud de Bordeaux et il est quelquefois possible de compléter cette aide par l'aide ménagère qui évite courses, entretien, cuisine, lessive, lorsque ces malades n'ont pas avec eux un conjoint ou un enfant valide.

II. — Vieillards invalides

Mais il est d'autres malades qui demandent des soins tels, que la présence auprès d'eux d'une infirmière est nécessaire en permanence.

Je pense à ce merveilleux vieillard de 93 ans qui ne peut plus faire un geste seul, mais dont les yeux rayonnent de malice et dont l'esprit reste si vif qu'il fait notre admiration à tous.

Pour lui, malgré la gravité de son état, la longue maladie ne joue plus, il est en invalidité, et nous ne devons plus le garder à l'hôpital. Sa place, légalement parlant, est en hospice, mais il a besoin de plus de soins qu'un nourrisson et, parce qu'il a gardé tout son intelligence, il a besoin aussi et surtout de présence, d'amitié, de conversation.

Que propose-t-on à ces personnes âgées invalides, incapables de se tirer seules d'affaire pour les gestes les plus élémentaires de la vie quotidienne ?

Les maisons de retraite ne peuvent s'en charger; leur personnel soignant est trop peu nombreux, leur équipement médical trop restreint.

Dans les hôpitaux généraux ils vont donc encombrer les services de médecine, le plus souvent dans des conditions d'installation médiocres, pas adaptées à leur état.

Les mettre seuls, c'est les isoler définitivement et ne favoriser aucun contact social. Les mettre en dortoirs, c'est souvent les faire souffrir les uns par les autres.

Il faut donc repenser entièrement le problème de leur hospitalisation et revoir avec les caisses vieillesse tout le problème d'une hospitalisation très lourde financièrement, en obtenant un prix de journée correspondant à la charge réelle de ces grands malades.

Tout cela n'est pas encore au point, et c'est pour cela qu'une œuvre doit essayer d'assumer cette charge et faire, si nécessaire, œuvre de pionnier en la matière.

Voici comment se présente la situation dans notre maison de santé :

1° Nous disposons d'une propriété de 6 hectares, où se trouve notre hôpital, et nous avons décidé de mettre sur notre terrain un bâtiment pensé et construit pour eux. L'architecture devra être prévue en fonction des invalides qui peuvent encore, soit en chariot, soit sur des béquilles, se déplacer un peu et aussi en

fonction de ceux qui, immobilisés dans leur lit, devront être amenés sur des balcons pour bénéficier du contact avec la nature et la lumière.

2° Pour réaliser ce bâtiment, nous avons obtenu à ce jour un premier don de 170.000 F. C'est à la fois merveilleux et très insuffisant; d'autres ressources devront être trouvées.

3° Nous aurons également à envisager comment nous pourrions trouver les cadres nécessaires ayant vocation pour s'occuper des personnes âgées et comment les préparer à leurs tâches en leur adjoignant des aides-soignantes et des élèves infirmières.

4° Le travail de présence de bénévoles et de visiteurs auprès de ces malades devra être organisé. Il est particulièrement important, car beaucoup d'entre eux sont des isolés.

5° Pour tous ceux qui ont encore la possibilité de se servir de leurs mains, il faut prévoir une occupation tournée vers les autres. Un peu d'imagination et de bonne volonté doivent y parvenir.

6° Le malade doit pouvoir être déplacé avec son lit pour participer à des activités et à des distractions de groupe.

Tout ce long travail de préparation d'un tel service nous amène à prendre connaissance de ce qui existe en France et à l'étranger, à l'adapter à la mentalité des gens de chez nous, à l'insérer dans une œuvre qui a déjà de lourdes charges et à préparer, pour ceux qui nous sont confiés, un instrument qui traduise l'amour et le respect qu'on doit à ceux du troisième âge, ceux dont nous serons, à notre tour, bientôt, car la vie est si courte, mais si pleine et si belle pour tous ceux qui recherchent aujourd'hui comme hier, un peu plus de justice dans la liberté retrouvée !

P.S. — J'espère que nombreuses seront celles qui m'enverront leurs critiques et leurs suggestions.

DOCTEUR STREISGUTH

ÉDITORIAL (SUITE DE LA PAGE 1)

violence quand ils pensent la mettre au service de la justice. Mais la violence, à son tour, engendre d'autres injustices, plus graves, plus irréversibles, et, dans un pays où s'exprime la voix démocratique, il y a un risque mortel à rejeter la légalité.

Non, nous ne sommes pas attachés à des honneurs et à des privilèges ; nous sommes autre chose que « l'amicale-de-ceux-qui-ont-sauvé-la-France » et, s'il nous arrive de défiler avec nos décorations et derrière notre drapeau, c'est parce qu'il nous faut rappeler le prix de ce qui a été si durement reconquis. Un pays ne construit pas son avenir en rejetant son passé — un passé si proche que beaucoup d'entre vous mes camarades, en portent la blessure. Il ne se construit par non plus en refusant le progrès. « C'est en allant vers la mer qu'un fleuve reste fidèle à sa source », écrivait Jaurès.

Puisque, une fois de plus, est en jeu le destin de la France, essayons encore de la servir de notre mieux. Il me semble qu'il faut garder un esprit très lucide, mais aussi faire un effort constant pour essayer de nous respecter mutuellement et de nous comprendre tous, y compris ceux qui nous ont fait sentir douloureusement qu'ils ne nous respectaient ni ne nous comprenaient.

Mes camarades, que chacune d'entre nous puisse compter sur toutes les autres et surtout que notre patrie puisse, comme il y a vingt-huit ans, compter sur nous. Et que vive la France !

Geneviève Anthonioz de Gaulle.

VIE DES SECTIONS

SECTION LOIRET-CENTRE

C'est dans le Loir-et-Cher, le 5 mai, que s'est tenue cette année la réunion de printemps de la section, à l'occasion de l'inauguration d'une plaque dans une rue de la petite ville de Salbris, à la mémoire de Mme Petitfils et de sa fille Jeannette, mortes au kommando de Neu-Brandenburg.

Paulette Gattignon avait fait appel à ses camarades de Neu-Brandenburg. Trois étaient venues spécialement de Bretagne pour évoquer le souvenir des disparues.

En présence de la municipalité, de la musique d'un détachement militaire et des notables du pays, Jeannette L'Herminier, secrétaire générale de l'A.D.I.R., a évoqué, dans une allocution d'une très haute tenue, ce que fut la déportation et ses conséquences. Puis Suzanne Latapie-Bouvard a retracé la vie infernale du camp jusqu'au dénouement tragique.

Ensuite ce fut aux Grandes Landes qu'après avoir été reçues à la mairie nous fûmes accueillies par M. et Mme Gattignon dans leur rendez-vous de chasse, où une belle flambee compensait le manque de soleil. Dans cette merveilleuse ambiance, chacune des déportées, en présence de M. Petitfils et de sa famille, fit revivre ses souvenirs de captivité, créant ainsi une atmosphère exceptionnelle d'amitié et de compréhension.

Jeannette L'Herminier, représentant

notre présidente, Catherine Goetschel et Anne-Marie Boumier nous apportèrent le salut et la sympathie de l'A.D.I.R. Toutes les fidèles de la région étaient au rendez-vous, sauf celles, trop nombreuses, que retenaient la maladie ou les obligations familiales.

La soirée se termina par le dépôt d'une gerbe au monument aux morts de Souesmes.

Nous ne remercierons jamais assez notre chère amie Paulette Gattignon qui se dépensa sans compter, tant pour l'organisation de la journée que pour préparer un déjeuner savoureux dont nous nous souviendrons longtemps, si bien arrosé sous l'œil expert du maître du logis.

M. FLAMENCOURT.

RECHERCHES

Qui a connu Mme Royer-Lanjuin au camp de Ludwigshafen (Autriche) ?

Prière de se faire connaître à l'A.D.I.R.

✱

Mme Neff, née Berna, Juliette, matricule 94 986 à Ravensbruck, recherche une personne qui se trouvait dans le même camp au bloc 27 côté droit en décembre 1944 et en janvier 1945. Se mettre en rapport avec elle, 6, rue de la 1^{re}-Armée, 68 - Thann.

« Je l'entends encore », par Jean Cayrol

Est-ce la voix de cet enfant, rencontré à Mauthausen, qui hante Jean Cayrol et qu'« il entend encore » ? Est-ce la rumeur concentrationnaire qui retentit toujours à ses oreilles, malgré un silence de vingt ans ? Car, bien que son œuvre tout entière en garde les échos, c'est la première fois que Jean Cayrol revient au camp dans un de ses romans. Et pour en franchir le seuil, il prend dans la sienne la main d'un enfant de cinq ans « qui partait vers sa mort le regard étonné et fiévreux ».

Mais ce n'est que dans la troisième partie du livre, et après une longue marche d'approche, que nous atteindrons les portes de Mauthausen. Auparavant, il nous faudra apprendre à connaître l'enfant détenu, rendu au monde des vivants, et qui « découvre le moyen de se mesurer à ses souffrances, de s'épauler à sa solitude, de faire front ».

Tout d'abord, nous écoutons le monologue d'un homme âgé qui gît sur son lit, mourant, et qui rêve dans un paysage d'entre deux mondes... « éclatements, face rocheuse, mer éteinte, depuis longtemps violette ».

Julien Reize est écrivain. Une crise cardiaque le terrasse en 1968, au moment où il commence à rédiger ses mémoires. Il émerge peu à peu de sa nuit, il ouvre les yeux. « Il est vivant » crie-t-on près de lui.

Il ressuscite, redécouvre le monde — mais son existence, il va l'évoquer « à rebours ».

Homme comblé d'honneurs, dont les « lauriers sont légitimes » — ayant raté l'Académie par « étourderie », présidant les conférences des Annales, rédigeant un bloc-notes, Julien Reize, hanté par sa vieillesse, « s'imitant lui-même pour ne pas décevoir », va rajeunir. Il descendra le cours des ans, retrouvera sa maturité. Nous apprendrons qu'à trente ans, il a perdu sa femme — la seule femme qu'il ait vraiment aimée. Il vit avec sa belle-sœur « genre servante au grand cœur ». Il marie sa fille. Il écrit. L'actualité défile sous nos yeux. Peu à peu, nous approchons de la guerre — nous sommes en 1945. Julien, en traversant par hasard le carrefour Sèvres-Babylone, rencontre un groupe de déportés. « Ils étaient vêtus de costumes empruntés ou donnés, vestons rayés, pantalons qui n'étaient pas à leurs mesures, le crâne complètement rasé. Quand l'un d'eux s'approcha de moi, je baissai les yeux devant son regard : des prunelles énormes, d'une mobilité inquiétante ; les tempes étaient creuses, les joues ; le cou fluet ; ils tenaient à peine debout, mais satisfaits. »

La fuite du temps nous oblige à reculer toujours. La guerre est là, les restrictions, le froid, vont tenir une grande place dans la vie de Julien. Il se met à boire. Il fait du marché noir. Il reprend son vélo et parcourt la campagne. Un jour, il tombe sur un attroupement : une moto renversée, un casque qui a roulé sur le côté de la route, des Allemands qui crient. Julien est arrêté, fouillé ; sur son porte-bagages, un sac bourré de café et de viande. Roué de coups, il est abandonné rompu, dans un fossé. Il reste seul. Il aura tout le temps de penser à la mort qui vient, si différente de celle qu'il souhaitait.

Une certaine confusion se glisse ici dans notre esprit. Cet écrivain dont l'existence contemporaine vient de se dérouler sous nos yeux, était donc mort le 3 avril 1943 ? Jean-Pierre Reize, son fils, nous livre la clef de l'énigme. « Je lui ai donné près de vingt-cinq ans de plus à vivre... Je ne pouvais supporter cet homme, jeune

à jamais, dans un fossé, seul avec les carnassiers, les mouches, les herbes, l'averse, se défigurant, s'enfouissant dans la boue dans des tissus déchirés ; je n'arrivais plus à être son propre tombeau. »

Un nouveau récit commence. Jean-Pierre prend la parole — il devient le personnage central de l'histoire, et nous avoue que ce père, il l'a « fabriqué de ses mains ». Il nous dit aussi qu'il « utilise son imagination pour s'associer à une aventure familiale inconnue, parcourir tous les âges d'une existence sans but et revenir dans le ventre de sa mère pour s'y blottir ».

La recherche d'une mère... tel sera désormais le but de Jean-Pierre. Cette recherche, nous la retrouvons dans toute la seconde partie du livre. « ... demain, je commencerai le roman de ma mère... On y entendra des voix très douces... il y a si longtemps qu'elle a disparu, c'est comme un grand paysage figé avec des fissures, de l'ombre froide, des appels, elle me fait signe, elle s'entoure d'une foule, elle apparaît, puis disparaît, je ne peux la suivre... C'est pour la rassurer que j'écris. Ses malheurs s'éteindront comme une braise dans les mots. »

Transformée, réincarnée sous des visages différents, le fantôme de cette mère dont il ignore mais pressent le destin, hanté déjà le petit garçon de dix ans, élevé par sa « grand-maman Jo » dont Jean Cayrol nous trace un admirable portrait. Il a oublié son passé, mais il se sent différent des autres enfants, qui « rigolent de lui ». Il porte des cicatrices « sur les bras, près du sourcil gauche, un peu partout » — on s'écarte de ce « blessé qui ne connaît pas bien l'origine de ces plaies ». Il interroge sa grand-mère, il rêve la nuit, il revoit des paysages étranges, un « homme immense, vert pâle, ganté, qui s'avance vers lui ».

Grand-maman Jo ne répond pas à ses questions. Elle « tape la joue de Jean-Pierre, elle a des larmes dans les yeux ».

Jean-Pierre ne peut plus avouer son angoisse. Seule la fuite lui reste. Un jour, il disparaîtra.

C'est à ce moment que nous apprendrons ce qu'ignore l'enfant.

Grand-maman Jo cherche son petit-fils ; elle alerte les gendarmes, le maire. « Jean-Pierre a eu une enfance terrible, dit-elle, il a été arrêté par les Allemands, avec sa mère, à l'âge de cinq ans. »

On retrouve le garçon endormi sur le toit de la pharmacie.

Grand-maman Jo le ramène à la maison. Il questionne à nouveau. On ne lui répond pas. Partout, il sent un provisoire. Il « va s'asseoir sur le mur d'en face, près de la fontaine, il attend... ».

Ce provisoire se terminera par un départ définitif. Nous allons partager l'errance de Jean-Pierre, cette incessante recherche d'un passé qui lui échappe. La mort de sa grand-mère le ramènera au bercail, et c'est de la bouche de cette agonisante qu'il apprendra enfin la vérité.

« Petit Jean-Pé tu as vécu dans un camp de

concentration. Tu sais ce que c'est ? » Et les souvenirs se réveillent. Jean-Pierre se heurte, tel un insecte pris au piège, au drame du passé. Claudie, son amie, son camarade Marc l'abandonnent à sa folie. Les hallucinations se succèdent, la quête devient chaque jour plus pressante. Un jour, il part pour l'Autriche. Il veut mettre son camp de concentration « au net ». Il marche entre les blocs, le long des murs, il monte dans les miradors. Il forme le projet insensé de faire sauter ce qui reste du camp — il s'est procuré la charge de plastic nécessaire. Il écrit une dernière fois à Claudie ; cette lettre est une confession bouleversante.

Mauthausen n'a pas sauté. Jean-Pierre repart. Une mère toujours changeante réapparaît sans cesse à ses côtés, pour une promenade sans lendemain. Grand-maman Jo renaît aussi. Nous suivons Jean-Pierre dans sa demi-folie, angoissés de son angoisse, frémissants de sa frénésie. Il fait du journalisme, il manifeste pour le Vietnam, il est arrêté, conduit au commissariat, relâché. Nous nous retrouvons, libres, à ses côtés. « Le froid est vif, la neige ne tombe plus, le paysage s'est durci dans un étincellement blanc. »

C'est dans ce décor que nous quittons Jean-Pierre.

Un livre qu'il faut reprendre et repenser pour en saisir tout le sens, toute la beauté. Un « abrégé qui se refuse à l'analyse, mené dans le noir et soudain livré à l'inspiration » et qui « va ramasser visages, bribes de paroles, impressions, souvenirs, mobiles, frayeurs et dans une pesanteur imprévisible, celle d'une inhumation ou d'une léthargie, croître, prospérer sous les efforts combinés de l'absence et du coup de théâtre ».

C'est Jean Cayrol qui nous donne lui-même la meilleure définition d'une œuvre tout entière située à la limite du conscient et de l'inconscient — ou plutôt du rêve et de la réalité. Œuvre dont les vibrations nous parviennent comme à travers les volets fermés qui ornent la couverture d'un de ses plus beaux livres.

Inspirateur du nouveau roman, à la recherche des jeunes talents, auteur de films que nous n'oublions pas, Jean Cayrol, un des plus grands écrivains de sa génération, avance, dans un silence tout bruisant de voix et d'appels. Il reste l'homme des rêves lazaréens.

« Il se réfugiait dans cette dernière volute de son subconscient comme le bernard-l'hermite à l'approche de l'ennemi se retire dans sa coquille, c'était une cellule de cellule, mais avec tous les enchantements du songe et ses raffinements sans cesse déployés... »

G. FERRIERES.



Crayon fait Buchenwald
par Boris Taslitzky



Yvonne Le Tac

Une Rue Yvonne Le Tac à Paris

Le 8 juin dernier, à 11 h 30, le Président du Conseil de Paris inaugurerait la rue Yvonne-Le-Tac. Ainsi, au cœur de Montmartre se perpétue désormais le souvenir d'une de nos camarades les plus exemplaires. Au nom de l'A.D.I.R., Geneviève Anthonioz lui a apporté le témoignage de notre affection et de notre admiration. La présence d'une délégation de l'Association, dont plusieurs membres du Conseil, et surtout du drapeau porté par Mme Payen a marqué notre fierté que soit rendu un tel hommage.

La plaque qui porte désormais le nom d'Yvonne Le Tac est apposée sur l'école même dont elle fut directrice pendant plusieurs années, et il était bien ému avant de retrouver un groupe de ses anciennes élèves mêlées aux amis de la résistance et de la déportation. Toutes se souviennent des leçons de civisme reçues de leur institutrice, de cet amour de la France et de la République qu'elle avait su leur inculquer.

L'amour de la patrie, y pense-t-on dans la vie quotidienne ? Mais, comme l'a dit justement Geneviève Anthonioz dans son allocution : « quand quelque chose d'essentiel est menacé, on redécouvre les vérités absolues. Notre respiration se fait sans que nous y pensions, mais que l'on nous empêche de respirer, et nous nous apercevons que plus rien d'autre ne compte. Ainsi en était-il de l'amour de la patrie en 1940, dont certains Français se moquèrent, jusqu'au moment où, la voyant menacée de disparaître, ils découvraient soudain qu'on pouvait donner sa vie pour la défendre ».

Yvonne Le Tac ne trouvait rien d'héroïque à son action. Dans la petite maison bretonne de Saint-Pabu où elle s'est retirée avec son mari — comme elle, instituteur retraité — on frappe un soir au volet. C'est en mars 1941. Elle ouvre, pensant à une patrouille allemande. C'est l'un de ses fils, Joël, dont elle sait seulement qu'il est parti rejoindre Londres en juin 1940 pour continuer le combat. Un instant, elle croit qu'il a renoncé.

« Elle m'accueillit froidement, raconte son fils, et me dit : « Tu es revenu ? » Le ton de sa voix — sévère — était celui d'une profonde déception. Je la rassurai aussitôt. Je lui racontai que cinq jours plus tôt je venais de sauter en parachute dans la région de Vannes. Son visage s'éclaira : « Entre », me dit-elle simplement.

Depuis ce moment-là, Yvonne Le Tac s'engagea à fond dans la résistance. Reconnaissance de la côte et des positions allemandes, organisation d'un réseau avec un autre de ses fils, Yves. Ce qui ne l'empêche pas d'être à la tête des habitants de Saint-Pabu pour acclamer des aviateurs canadiens abattus par la Flak et arrêtés sur la plage après avoir été sauvés par les pêcheurs bretons ! Elle le paie de 15 jours de prison à Brest.

Le 30 octobre 1941 a lieu la première mission « Action » en France occupée, à quelques kilomètres de Saint-Pabu. C'est encore Yvonne Le Tac et André, son mari, qui accueillent Joël et son radio et qui vont, en brouette, ramener les dangereux bagages en les recouvrant de goémon. Sa maison, envahie de villas occupées par les soldats allemands, devient lieu d'accueil et d'embarquement pour les agents de la résistance, tel Fred Scaroni, conduit par Yves Le Tac jusqu'à la

vedette anglaise qui assure la liaison. Dans la nuit du 30 au 31 décembre, c'est Yves et Joël qu'Yvonne accompagne jusqu'à la grève d'où ils embarqueront sur leurs canoës.

Ils reviennent en France pour une autre mission en février 1942. Le mot de passe est « Noir-orange » (les couleurs du petit bateau des vacances au temps des jours heureux) : ce sera le surnom de notre camarade en captivité. Mais, cette fois, la Geheime Feldpolizei a tendu ses filets. Joël est arrêté à Rennes, Yves à Paris, après une lutte où il est gravement blessé, André et Yvonne à Saint-Pabu. Au cours des interrogatoires, les policiers militaires allemands tentent les moyens habituels sur cette extraordinaire famille. « On explique aux enfants, raconte Gilles Perraud dans *L'Orchestre rouge*, que s'ils ne parlent pas le père et la mère seront fusillés. Pénible désillusion : les « monstres » prennent la chose du bon côté. On indique alors aux parents que, si eux-mêmes ne parlent pas, les enfants etc... « Eh bien, que voulez-vous, fusillez-les » accorde Mme Le Tac d'une voix débonnaire — réponse qui dut confirmer les Allemands dans le sentiment que la famille française était désagrégée. »

Après la prison de Pontanion (à Brest), la Santé, Romainville, Yvonne Le Tac et sa belle-fille Andrée (« Nourson ») arrivent à Ravensbrück comme NN en 1943. Nos camarades du bloc 32 se souviennent de la dignité d'Yvonne, de son inaltérable courage. Envoyée à Maidanek, où tout son convoi est exterminé, elle revient à Ravensbrück, pour en repartir plus tard vers Auschwitz-Birkenau. Qui peut imaginer qu'elle survivra ? Elle échappe à deux ultimes sélections pour la chambre à gaz, puis — à la suite d'une fracture sur le verglas — à la terrible évacuation du camp avec ses marches forcées. L'armée russe la libère et l'emmène jusqu'à Odesa, où elle embarque sur un vaisseau anglais avec d'autres rescapées. Ses premiers mots, à Marseille, sont pour s'émerveiller de sa chance d'avoir vu Constantinople, le Bosphore et la Corne d'Or dont elle avait si souvent rêvé sur ses livres de géographie !

SECRÉTARIAT SOCIAL

Renouvellement des prescriptions des médicaments ordonnés au titre de l'article L. 115 du Code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de la guerre.

L'attention des médecins, pharmaciens et bénéficiaires de l'article L. 115 du Code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de la guerre (soins gratuits aux victimes de guerre) est appelée sur le fait que le renouvellement de la prescription par un médecin, d'une médication prise en charge au titre dudit article, et non inscrite au tableau « B », est possible au maximum trois fois.

Les renouvellements doivent être exécutés dans le délai d'une année à compter de la date de prescription ; passé ce délai, les renouvellements ne doivent plus être effectués.

✱

M. Henri Duvillard, Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, communique :

Le montant des pensions des victimes de guerre et de leurs ayants cause sera majoré au 1^{er} octobre prochain, par rapport à celui en vigueur au 31 décembre 1967, de 21,4 % selon les dernières estimations.

De la chance, oui, ils l'avaient bien méritée ces indomptables Le Tac, tous survivants de Dachau, de Mauthausen, de Buchenwald, d'Auschwitz ! Et qui de nous ne se souvient de l'incroyable acharnement des tueurs de l'O.A.S. contre Yves, coupable d'avoir, au congrès de l'U.N.A. D.I.F. à Alger (il était président départemental), déclaré, le jour même du putsch, son attachement irrévocable aux institutions républicaines ?

La liberté, la République, la France : ne nous semble-t-il pas entendre encore aujourd'hui ces maîtres mots en évoquant l'exemple d'Yvonne Le Tac ?

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Constance Chabrières, 4^e arrière-petit-enfant de notre présidente fondatrice, Mme Delmas. Marseille, 7 avril 1968.

MARIAGES

Mlle Geneviève Le Douaron, fille de notre camarade Mme Jean Le Douaron (Ariane Kohn), a épousé M. Michel Laurent. Paris, 15 juin 1968.

Mlle Françoise-Charlotte Mahé, petite-fille de notre camarade Mme Eugène Mahé, a épousé M. Dominique Fradet. Neuilly-sur-Seine, 22 juin 1968.

M. Alain Besnard, fils de notre camarade Mme H. Besnard (Irène), a épousé Mlle Mireille Drufin. Orléans, 1^{er} juin 1968.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Elisabeth Campbell-Barbier est décédée. Jérusalem, Paris, 12 avril 1968.

Notre camarade Mme Didierjean est décédée. Saint-Vincent-de-l'Isle, 18 avril 1968.

Notre camarade Mme Lucienne Le Roy a perdu son fils. Paris, 17 juin 1968.

Notre camarade Mme Ramboer-Bled est décédée. Flers-les-Lille, 17 juin 1968.

Notre camarade Mme Viel a perdu son mari. La Ferté-Macé, 4 juin 1968.

Notre camarade Mme Offret est décédée. Noisy-le-Sec, 3 mai 1968.

Notre chère Dominique (Mme Roger Lebon) nous a quittées le 5 juin. Une maladie qui ne pardonne pas nous l'a enlevée, l'a enlevée à son mari, à sa mère et à ses 4 enfants. Celle d'entre nous qui l'ont connue à Fresnes ou à Ravensbrück se souviennent de la grâce et de la gentillesse qui recouvraient une fermée d'âme peu commune chez une si jeune fille. On l'a vue sereine et souriante presque jusqu'à sa dernière heure. Seuls, les événements qui déchiraient la France ne lui ont pas permis de mourir tout à fait en paix. Elle aurait voulu pouvoir donner encore d'elle-même, elle qui avait déjà tant donné à son pays.

Le temps nous a manqué pour réunir les témoignages de ses amies les plus proches. Ils paraîtront dans notre prochain bulletin. En attendant, que la famille de Dominique trouve ici l'expression de notre chagrin et de notre sympathie.

Les bureaux de l'A.D.I.R. seront fermés pendant tout le mois d'août.

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris